**Eloge de l'insuffisance**

« Après tout, je ne suis qu'un homme... »

Napoléon, à Sainte-Hélène

« Ce que le dernier instant nous impose avec violence, chaque

instant nous le persuade avec douceur. Afin que nous devi-

nions dans le mystère du temps le coeur suave de notre vie:

l'offre d'un amour inlassable. »

Hans Urs von Balthasar (1)

Titre volontairement provocateur en milieux scolaires? Non, ce terme n'est en rien subversif, mais il convient de situer d'emblée notre propos. «  «  Insuffisant », dit le professeur du travail de l'élève. « Je suis insuffisant », traduit l'enfant de cet adjectif écrit à l'encre rouge sur la feuille qui porte son nom. Et il considère cette qualification comme une catastrophe, une catégorisation tragique et définitive de sa propre identité sociale. (...) Il pourrait avoir le droit de répondre (à l'encre bleue): « Insuffisant. Oui, par nature. Aidez-moi. » (2) Nous ne nous prononcerons pas sur le réalisme de la réponse envisagée ou possible de l'enfant, d'autres raisons plus prosaïques pouvant être légitime-ment avancées: le manque d'étude peut-être...

Néanmoins, plus profondément, ce « Oui, par nature. Aidez-moi » met en lumière deux dimensions fondamentales de l'être humain, qui sont inséparables: d'une part sa nature par essence inachevée, in-complète, l'homme étant un être en pro-jet, toujours jeté en avant de lui-même, en devenir incessant; d'autre part sa dépendance radicale, de part en part constitutive, ontologique, l'homme étant un être en-dette de lui-même, « étant donné » (Marion).

Ce caractère in-terminé de soi et de toute existence – inaccomplissement qui peut s'éprouver de manières différentes selon les personnes, est l'expérience de la finitude, de la condition humaine. « Le soi n'est pas une substance », écrit J.-P. Kaufman, soulignant qu'en aucune façon je ne puis me posséder moi-même, dans une sorte de totalisation de soi (Lévinas) qui ne pourrait être qu'illusoire, mais, poursuit-il, « le soi est un processus » (3), un processus dont la fin n'est pas assurée ou plutôt dont la fin, pas plus d'ailleurs que l'origine, ne m'appartient. L'essence de l'homme se définit dès lors par une relation dont il ne maîtrise pas les termes. Mais, pas plus qu'il n'en maîtrise les termes, il n'en maîtrise le moment présent. La digue qu'en vain, il érige jour après jour s'effondre, une brèche est ouverte qu'on ne peut colmater. Comme dans la pièce d'Ionesco, « Le roi se meurt », les murs se lézardent de toutes parts, et ils se lézardent dès l'origine.

A peine l'homme a-t-il le sentiment d'une œuvre accomplie que le doute s'insinue, lui succède alors le désenchantement, le terrible « à quoi bon » contre lequel Bernanos lutta toute sa vie. Manque d'espérance? A certains moments, oui! Mais, « dans la noirceur patiente des olives mûrissent invisibles de futures clartés, dit le poète ». (4) Seule, la conscience de la précarité et de la finitude de notre existence nous ouvre à l'espérance de l’Inespéré. (Jean-Louis Chrétien).

Que, « nous habitions tous, tant que nous sommes, une cité sans défense » (5) (Epicure), faut-il y voir une menace oppressante, omniprésente et qui n'offre aucune issue? Pascal a montré l'inanité de tout divertissement. Nul n'est épargné. Nulle fuite n'est à envisager.

Mais une fuite est-elle souhaitable? Faut-il fuir? Ou, pire encore, se résigner? Attendre désespérément? Et attendre quoi: l'émiettement de nos pauvres joies, les unes après les autres?

Et pourquoi ne pas consentir à la loi interne de la vie, accepter l'épreuve délicate d'une réalité qui toujours m’échappe, qui ne cesse de contredire toute espérance de maîtrise? Cette lente et âpre dépossession de soi, que j'accepte comme l'acte d'une plus haute liberté ou que les événements de la vie, de toute façon, m'imposeront, est la loi paradoxale du temps, à la fois menace et promesse infinie.

« Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. » (Jean, 21,18)

Etrange épilogue de l'évangile de Jean, où le Christ rappelle à Pierre, et à nous-mêmes, de manière solennelle - « En vérité, en vérité, je te le dis » - ce que nous savons déjà au plus profond de nous-mêmes. Pourquoi donc ce rappel d'une évidence, à l'heure de ce qui fut probablement la dernière rencontre du Christ et de ses disciples? Ce rappel devait être d'une grande importance aux yeux de

Jésus pour qu'il soit ses dernières paroles rapportées par Jean, mais il ne serait pas pleinement compréhensible si l'on omettait de préciser que lui succède, quelques lignes plu loin, l'appel du Christ à le suivre. « Ayant dit cela, il lui (à Pierre) dit: « Suis-moi. » (Jean 21, 19b)

Seul l'homme qui fait l'expérience de sa propre vulnérabilité, peut entendre résonner au fond de lui-même l'appel de l'autre, l'appel de toujours, « parce que seulement aimer est pauvreté. »(6)

Consentir au temps, à son in-suffisance, à *mon* insuffisance et donc renoncer à tout rêve prométhéen d'auto-suffisance, c'est consentir à ma propre altération, m'ouvrir à l'altérité.

Ici peut-être est donnée l'ultime signification du temps, comme désappropriation de soi et, plus profondément encore, abandon, ouverture à l'amour, promesse inouïe d'une filiation divine.

Le temps, doit-on dire alors, doit-on crier, n'est pas cette succession aveugle d’instants, ce temps des «agendas surchargés », qu'une société a profondément dénaturé, mais le temps est celui de la relation, le temps est relation, gratuité.

« Je ne suis pas né sur Terre pour régler les problèmes d'équilibre budgétaire européen » (7), dit magnifiquement et de manière suggestive le cinéaste Bouli Lanners. Nous avons mieux à faire. On se prend alors à songer avec nostalgie à un univers tout différent. Chacun d'entre nous aura peut-être éprouvé cette sorte de tristesse, sinon de la terreur, de voir comme le monde et son histoire semblent pris dans un mouvement inéluctable, qui s'amplifie toujours plus, dans une sorte de course sans fin, futile, soumettant l'homme à une pression constante et infernale – combien de personnes, nous-mêmes, « courent » sans cesse, épuisées, atteignant les limites de la résistance. Burn-out, déficit de l'attention, fatigue excessive, dépression sont les symptômes d'une nouvelle barbarie. « L'excès d'accroissement des performances mène à un infarctus de l'âme » (8), et à la réification de l'être humain (Honneth). Mais que faire?

Je ne sais pas. On peut casser les horloges des écoles, jeter nos montres au caniveau, comme les ouvriers de la soie, à Lyon lors des insurrections de 1831, qui démantelaient les horloges parce qu'elles étaient le symbole et l'instrument de leur déshumanisation.

On peut aussi accepter et aimer nos fatigues, les siennes - elles sont dignes -, celles des autres - surtout. « Aimer l'homme, c'est aussi aimer la fatigue humaine, laquelle est le sillage que laissent derrière eux toute œuvre et tout don. L'invisible du don a une face visible, il s'écrit sur nos visages et sur nos corps sous forme de fatigue et de vieillissement, par quoi chacun enfin répond de ce qu'il donne charnellement à voir, car la fatigue montre aussi ce qui la suscita. » (9) Que l'autre puisse ne pas être à la hauteur de la tâche qui lui incombe, qu'il puisse ne pas répondre aux critères arbitraires de performances imposés par une société vouée à disparaître, ne devrait faire l'objet d'aucune évaluation, encore moins générer des formes de dépréciation, « la grandeur d'une société se mesurant à l'aune de la prise en compte de la fragilité de tous ses membres, spécialement ceux qui se trouvent en situation de grande précarité physique, psychique, morale ou spirituelle. »(10)

Accepter que l'autre puisse être fatigué, voire éprouver du découragement, qu'il puisse être faillible, c'est accepter ses limites et donc l'aimer dans son humanité, c'est-à-dire sa vulnérabilité, son insuffisance.

(1): Hans Urs von Balthasar, Le coeur du monde, éd. Desclée de Brouwer, 1956, p.19.

(2): Jean-Yves Barreyre, Eloge de l'insuffisance. Les configurations sociales de la vulnérabilité,

éd. Érès, 2014, p.256.

(3): Jean-Claude Kaufmann, L'invention de soi, éd. Armand Colin, 2004, p.18.

(4): Jean-Louis Chrétien, L'inoubliable et l'inespéré, éd. Desclée de Brouwer, 1991, p.154.

(5): Epicure, Lettres, notes et commentaires de Jean salem, éd. Nathan, 1998, Sentence vaticane 31,

p.116.

(6) Tomaq Segovia, Cahier du nomade. Choix de poèmes 1846-1997, éd. Poésie Gallimard, 2009,

p.28.

(7) Bouli Lanners, Culture: Bouli Lanners: « Je n'ai pas envie de mourir! », in: Le Soir Lundi 5

janvier 2015, p.24-25

(8) Byung-Chul Han, La société de la fatigue, éd. Circé , 2014, cité dans Philosophie Magazine, n°

86, février 2015, p.14.

(9) Jean-Louis Chrétien, De la fatigue, éditions de Minuit, 1996, p.162.

(10) Bernard Ars (dir.), Fragilité, dis-nous ta grandeur!, éd. Cerf, 2013, p.270.